

Honeysuckle

Sylvie Locke

Number 119, Fall 2008

La passion aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13412ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Locke, S. (2008). Honeysuckle. *Moebius*, (119), 51–56.

SYLVIE LOCKE

Honeysuckle

L'écume blanche affleure l'eau noire dans le sillage du ferry. La nuit est douce sur le pont. Manon et Paul sont seuls, côte à côte. Elle frissonne sous son chemisier léger, ses petits seins durcis par l'air marin. Un projecteur tournant les éclaire par intermittence, balayant leur silhouette frêle. Des rafales de vent se lèvent puis s'apaisent par à-coups. Le chemisier de Manon s'entrebâille, révélant un sein de jeune fille, rond et tendre, au mamelon rosé. Paul glisse une main hésitante, effleure le sein de sa sœur puis s'enhardit, le palpe, le prend en main, tant de douceur le sidère, l'émeut, l'excite. D'abord surprise, Manon se laisse envahir par la sensation, tourne le visage vers son frère, les lèvres charnues du garçon viennent bientôt se mêler aux siennes en un baiser qui les transporte, les cheveux soulevés par le vent marin venant leur battre les tempes et les joues. La double porte qui mène au bar s'ouvre, on vient sur le pont, l'équipage s'active, le ferry entre dans le port de Douvres. Les enfants se séparent précipitamment, ramassent leur bagage—sans un mot, sans un regard.

Ils sont dans le cottage de Mrs Gibbon, dans les Cotswold. Un hameau de petites maisons en pierres blanchies à la chaux, perdues dans un paysage de collines suaves, au milieu des champs de blé piqués de coquelicots. Des moutons gras paissent paisiblement. À un mile de distance par des chemins caillouteux, le village, avec son terrain de cricket, son pub, son église normande à la tour carrée. Le cottage de Mrs Gibbon est ancien, bas de plafond, sombre. Au rez-de-chaussée, un salon meublé de vieux fauteuils et d'un canapé, défoncés mais confortables, du bric-à-brac colonial, étoffes indiennes, défenses d'éléphant, statuettes

d'ébène, un tapis persan élimé qui cache mal les lattes de parquet disjointes. La cuisine s'échappe, tout en longueur, cuisinière à gaz, vaisselle dépareillée dont certaines belles pièces de Wedgewood, gros réfrigérateur aux angles arrondis qui ronronne; seule la bouilloire est flambant neuve. Un grille-pain antique encombre le comptoir. Dans le prolongement de la cuisine, la salle de bains avec sa tuyauterie victorienne donne directement sur le jardin par une porte-fenêtre. La profusion de rosiers fait la fierté de la maîtresse des lieux. On accède à l'étage par un escalier étroit aux marches grinçantes, il faut se baisser pour ne pas se cogner la tête. Là-haut, deux chambres tendues de chintz rose passé. « Vous dormirez ensemble », a décrété Mrs Gibbon. Manon et Paul ont soigneusement évité de croiser leurs regards. Les lits jumeaux sont recouverts de cretonne vert pâle, une jolie commode de merisier les sépare.

Mrs Gibbon écoute avec indulgence les premières tentatives pour s'exprimer de ses petits Français, comme elle les surnomme *in petto*. Ils ne se ressemblent pas du tout pour un frère et une sœur—la fille blonde et rosée, on dirait presque une Anglaise, lui si brun, avec de beaux yeux mordorés et des fossettes enfantines. Mrs Gibbon a la peau veloutée poudrée des vieilles dames, un nuage de cheveux mauves, des yeux de pervenche délavée. Elle s'habille de vieux cachemires, n'oublie jamais ses perles ni son Guerlain et affectionne les bottes de jardinier. Si elle parle beaucoup, c'est qu'elle n'entend guère. Les enfants l'aiment bien. On dirait une grand-mère. Elle leur fait des *apple pies* et des toasts à la Marmite, cette pâte noire infâme de viandox concentré, qu'ils n'ont pas le cœur de refuser et qu'ils noient dans des litres de thé.

Il fait chaud, c'est le cœur de l'été. Inhabituelle chaleur, se plaignent les voisines de Mrs Gibbon. Manon n'arrive pas à dormir dans la chambre sous le toit. Elle entend le souffle régulier de son frère. Elle a l'impression qu'il l'évite depuis l'épisode du bateau. Ils n'ont pas échangé trois mots depuis leur arrivée, il part faire de longues balades à vélo sur l'antiquité de feu Mr Gibbon. Manon rejette les couvertures. Elle gît dans sa chemise de nuit de coton blanc. Elle regarde Paul qui dort sur le côté, le visage tourné vers elle. Elle admire les longs cils, les joues veloutées, les

lèvres pleines. Le souvenir de la main sur son sein, de la bouche mêlée à la sienne, lui fait monter la chaleur au ventre. Elle pose ses paumes sur ses seins et les masse doucement. La nuit est immobile. Manon pose la main sur son sexe, rencontre la chaleur humide et la pénètre du doigt. La douceur comme une soie qu'on déchire la fait défaillir. Elle bouge le doigt, indécise, va plus profond puis explore l'orée qu'elle branle d'avant en arrière, s'attarde sur le clitoris qu'elle roule entre les doigts, revient au vagin. La mouille mousse, tant le désir à l'orée de sa vie de femme est fort. Elle se lèche les lèvres, agrippe ses seins qu'elle presse des deux mains en pensant à la main de Paul posée là. Elle se retourne sur le ventre d'un mouvement rapide, écrase sa poitrine contre le matelas, l'oreiller entre les cuisses, un doigt dans le vagin—la chemise de nuit retroussée lui découvre le derrière. Elle s'agite comme un animal qui creuse son terrier et laisse échapper de petits jappements étouffés quand le plaisir la surprend. Elle s'apaise, affalée, les fesses à l'air, surélevées par l'oreiller, éclairées par la lune—elle ressemble à l'Androgyne de marbre du Louvre. Elle ne remarque pas que Paul l'observe entre ses longs cils, en chien de fusil, le membre raidi sous son pyjama de coton bleu pâle. Bientôt la nuit fait place à une aube claire.

Plus tard Manon prend un bain dans la grande baignoire en fonte émaillée aux pieds de lion. Pas de robinet mélangeur ni de douchette, et pas assez d'eau chaude pour remplir le bassin. Alors elle barbote dans vingt centimètres d'eau, allongée comme une sirène à demi échouée, cheveux épars et trempés. Elle s'asperge avec une grosse éponge marine qu'elle imbibe avant de nonchalamment laisser ruisseler l'eau sur son corps. Les épaules, les bras, les seins, le ventre, la toison claire à peine marquée, les cuisses, les genoux, les jambes. Puis elle s'attaque aux creux, creux des aisselles, creux de la clavicule, creux du coude, creux des genoux, l'eau coule tiède, bienfaisante. Elle renverse la tête et passe l'éponge entre les cuisses, le long du sexe chaud, et frissonne. Elle se caresse un temps, abandonnée, puis s'assied et s'empare du miroir sur la table de toilette. Elle le place entre ses jambes et observe longuement l'origine du monde: le duvet blond clairsemé, les deux paires

de lèvres, le bouton du clitoris en gardien de phare, et les récifs luisants de ce territoire inconnu qui l'attire et la déconcerte. L'épaisseur de l'eau trouble sa vision, elle s'ébroue et repose le miroir. Elle a froid tout d'un coup, sort du bain et attrape une serviette. Le rideau de la porte-fenêtre a bougé: est-ce le vent ou Paul qui l'espionne? Lorsqu'ils étaient petits, ils prenaient le bain ensemble, s'aspergeaient, s'éclaboussaient en chahutant, inondaient la salle de bains. Puis on leur a dit qu'ils étaient trop grands. Manon observe dans la glace, derrière elle, le rideau de la porte-fenêtre qui s'agite encore.

Sécateur en mains, Mrs Gibbon s'interroge sur ces deux adolescents trop sages qui lui sont échus. La fille passe ses journées à lire de gros romans dans le transat qu'elle a installé au fond du jardin. À moitié nue. Il est vrai que l'été est glorieux, et le soleil dore joliment la peau de la jeune fille. Elle sirote à la paille de l'eau citronnée, à l'ombre d'une grande capeline. Le garçon disparaît à travers champs dès le petit-déjeuner avalé, à pied ou sur le vieux vélo de Mr Gibbon dont il a regonflé les pneus et graissé la chaîne. Il emporte un casse-croûte et revient en fin de journée, couvert de poussière et de sueur, quasi mutique. Plus brun que sa sœur, il a pris une teinte d'abricot mûr qu'éclairent par à-coups de beaux yeux ambrés sous des cils de fille. C'est la première fois que Mrs Gibbon prend des *paying guests*. Il n'y a pas beaucoup de jeunes par ici, ils s'ennuient sans doute. La pension du mari ne suffit pas à faire face aux charges qui s'alourdissent. Mrs Gibbon hausse les épaules et se remet à couper les fleurs fanées des rosiers.

C'est le soir. Le temps s'est bien refroidi. Il y a eu un orage dans l'après-midi. Il tombe encore une fine bruine dans la lumière du crépuscule. Des odeurs d'humus s'exhalent de la terre. Manon est adossée au chambranle de la porte de la cuisine. Elle attend elle ne sait quoi. Elle hume l'air humide. Mrs Gibbon regarde un programme animalier à la télévision dans le noir. Un éléphant, venu dans la nuit se désaltérer à un trou d'eau, se fait traquer puis dévorer vivant par une bande de lions affamés par la sécheresse persistante. Des lueurs bleutées éclairent le salon. Paul paraît dans l'encadrement de la porte de la

cuisine. Il vient de la salle de bains. Il a dessiné une raie dans ses cheveux mouillés, porte une robe de chambre écossaise et des pantouffles de cuir, les mêmes que celles de sa sœur. Bleues pour elle, rouges pour lui. « *Make yourself some cocoa* » « Faites-vous un cacao ». La vieille dame allonge les o, les yeux toujours rivés sur le petit écran. « *Yes, Mrs Gibbon...* » Paul pose un regard effronté sur sa sœur, glisse une main dans l'entrebâillement de la robe de chambre, puis l'autre, et caresse les seins offerts en la fixant droit dans les yeux. Il a les mains chaudes, douces, sûres. Elle respire un grand coup tandis qu'elle sent la chaleur familière se lover dans l'entre cuisse. Soudain, mauvais, il la pince, souvenir de leurs jeux d'enfants, elle grimace, il la caresse de nouveau, maître de sa poitrine juvénile, installant un trouble durable.

— *We're going to bed now, Mrs Gibbon.*

— *Yes dears, good night.*

— *Good night, Mrs Gibbon.*

Paul ôte ses mains et posément pousse sa sœur dans l'escalier devant lui. Manon grimpe lentement les marches grinçantes, la main de son frère posée sur ses fesses.

Arrivés dans la chambre, il la bascule sur le lit, écarte les pans de leurs robes de chambre, entrouvre les cuisses de la jeune fille et la pénètre sans plus attendre. La verge du garçon est chaude, épaisse pour son âge, le vagin de Manon l'enveloppe comme un gant, ils s'ajustent parfaitement l'un à l'autre. Elle sent une brève douleur quand il lui déchire l'hymen, puis une infinie douceur. Il va et vient en elle, le visage enfoui dans son cou, pris dans les longs cheveux et dans ce sexe qui l'aspire. Leurs souffles se mêlent, haletants. Ils s'étreignent comme deux marins en perdition. Au moment de jouir, il lui met la main sur la bouche pour étouffer le cri qui monte et lâche sa première semence tandis que Manon se pâme encore. Paul s'abat sur elle et s'endort d'un coup. Déjà, petit il était la proie de ces sommeils soudains qui pouvaient aussi bien l'interrompre en plein jeu. À moitié écrasée, Manon le couve d'un œil protecteur. Paul finit par bouger et Manon s'extrait délicatement de son étreinte. Elle se lève, se défait de ses vêtements de nuit froissés, une tache de sang, ronde comme une pièce d'un sou, décore sa chemise. « Je ne

suis plus vierge, et avec mon frère encore». Juste assez de sentiment de transgression pour en jouir encore.

Elle se met à la fenêtre, Juliette au balcon, mais entièrement nue, tout juste déflorée, ses longs cheveux tombant sur le chèvrefeuille grimpant—*honeysuckle*, la plante qui tète le miel. La pluie s'est arrêtée, tout est mouillé, des parfums délicieux de verdure et de terre montent du jardin, l'orage a été toutes les roses du Japon, de gros nuages noirs viennent cacher la lune.